# CRITIQUE, opéra. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le 23 nov 2022. MASSENET : Hérodiade. Nicole Car, Jean-François Borras, Etienne Dupuis… Orchestre de l'Opéra national de Lyon / Daniele Rustioni (direction).



**CRITIQUE, opéra. LYON, le 23 nov 2022. MASSENET, Hérodiade. Nicole CAR… Orchestre de l'Opéra national de Lyon, Daniele Rustioni (direction)** – Massenet est à l'honneur durant cette saison : Hérodiade, présentée à Lyon, est co-produite avec le théâtre des Champs-Élysées et le Palazzetto Bru Zane, tandis que Grisélidis achèvera la saison à Paris et à Montpellier. Si l'œuvre est rarement jouée, qui requiert des voix rompues aux exigences du Grand opéra à la française, la production lyonnaise a été superbement défendue avec une distribution exemplaire, n'était-ce le rôle-titre.

# Hérodiade électrise l’AO

Il s’agit en effet d’une des partitions les plus exigeantes et les plus dramatiques du compositeur stéphanois. Créé à Bruxelles en décembre 1881, deux ans plus tard en France à Nantes, puis en 1885 à Lyon, le livret de Millet et Grémont, inspiré de l’un des Trois contes de Flaubert, n’atteint pas hélas le même niveau littéraire. Massenet, qui n’a pas encore quarante ans et n’a composé que deux opéras (Don César de Bazan et Le Roi de Lahore), pare en revanche l’intrigue de toute la volupté et la sensualité typiquement orientalisantes qu’il retrouvera avec Esclarmonde et Thaïs. L’orchestration opulente sert d’écrin luxueux à des voix souvent sollicitées dans les registres extrêmes, en particulier pour le rôle du prophète Jean, pour atteindre un souffle dramatique particulièrement efficace. Les chanteurs réunis à la salle de l’Auditorium de Lyon, à l’acoustique généreuse, ont largement relevé le défi de cette partition difficile. **Nicole Car** a toutes les qualités requises de la grande soprano lyrique, doublée d’une présence et d’une parfaite diction. Son timbre lumineux, sans être particulièrement charnu, émerveille et séduit à chaque instant. Dans le rôle redoutable du prophète Jean, le ténor **Jean-François Borras** impressionne par son assurance et l’aisance de son ambitus vocal qui jamais ne faillit, du contre-ut au ré grave au 3e acte. Plus impressionnant encore est le Hérode du baryton **Étienne Dupuis**, absolument magistral de bout en bout, rappelant la grande tradition des barytons français d’autrefois qui conjuguait un art consommé du phrasé et une musicalité qui jamais ne l’entravait. Timbre puissant, viril et rayonnant, sa prestation restera l’un des grands moments de la soirée. Phanuel est incarné par un **Nicolas Courjal** dramatiquement très investi, même si on peut déplorer une émission parfois trop nasalisée qui nuit à la beauté d’un timbre pourtant bien solide. Le baryton polonais **Pawel Trojak** est un Vitellius

impeccable et percutant, tout comme le Grand prêtre de **Pete Thanapat** à l'autorité idoine. Même les quelques mesures de la jeune Babylonienne de **Giulia Scopelliti**, au timbre d'une fraîcheur juvénile mais superbement projeté, nous font regretter sa trop brève prestation. Le ténor Robert Lewis, quatrième chanteur issu du Lyon Opéra Studio, campe une puissante « Voix du temple ». Reste l'épineux rôle-titre confié à la mezzo biélorusse **Ekaterina Semenchuk**. Si son français est plus que correct et si elle atteint une réelle grandeur dramatique dans le registre médian, elle poitrine excessivement dans les graves et surjoue dans les aigus.

Malgré ce bémol, il faut saluer l'extraordinaire direction de **Daniele Rustioni** à la tête de la phalange lyonnaise ; il n'a pas son pareil pour exalter les irisations de l'orchestration massenetienne. Toujours très attentif à l'équilibre des pupitres, les ballets orientalisants, topos obligé du Grand Opéra, semble littéralement revivre sous sa baguette à la fois fougueuse et délicate. Quant aux **Chœurs de l'Opéra de Lyon**, superbement dirigés par **Benedict Kearns**, ils atteignent une fois de plus un niveau d'excellence, dans la puissance comme dans la parfaite clarté d'élocution, qui laisse présager, on le souhaite, d'autres collaborations pour faire renaître un répertoire français qui regorge encore de trésors inexplorés.

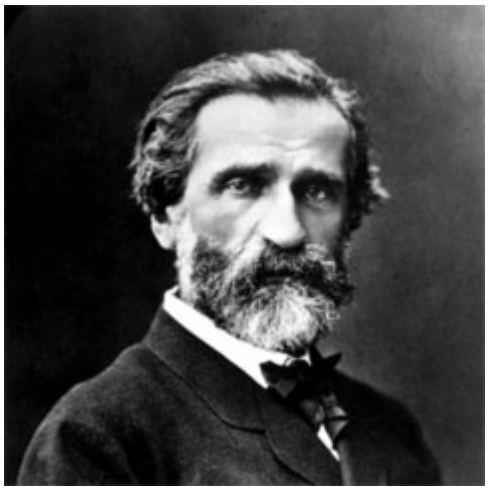
_____

CRITIQUE, opéra. LYON, le 23 nov 2022. MASSENET, Hérodiade. Ekaterina Semenchuk (Hérodiade), Nicole Car (Salomé), Jean-François Borras (Jean), Étienne Dupuis (Hérode), Nicolas Courjal (Phanuel), Pawel Trojak (Vitellius), Pete Thanapat (le Grand Prêtre), Robert Lewis (une voix dans le temple), Giulia Scopelliti (une jeune Babylonienne), Orchestre de l'Opéra national de Lyon, Daniele Rustioni (direction)

# COMPTE-RENDU, critique, opéra. LYON, le 6 nov 2019. VERDI : Ernani. F. Meli… Orch et chœur de l’opéra de Lyon, Daniele Rustioni

**COMPTE-RENDU, critique, opéra. LYON, le 6 nov 2019. VERDI : Ernani. F. Meli… Orch et chœur de l’opéra de Lyon, Daniele Rustioni.** Avant une production scénique très attendue de ***Rigoletto*** en mars prochain (2020), le cycle Verdi se poursuit avec un Ernani en version de concert de très haute volée. La direction de **Daniele Rustioni** fait encore mouche face à une distribution dominée par un exceptionnel **Francesco Meli**.

# Lyon fait rugir le lion de Castille



Opéra éminemment politique au sein de la production de jeunesse de Verdi (c'est son cinquième opus après le succès en demi-teintes des Lombardi), Ernani réunit pour la première fois de façon claire (Nabucco mis à part) la typologie vocale verdienne désormais topique : un ténor, une soprano dramatique, un baryton à l'ample ambitus et une basse d'exception. La distribution réunie ici remplit presque toutes ses promesses.
Dans le rôle-titre, le ténor **Francesco Meli** éblouit par un timbre clair, magnifiquement projeté, une diction impeccable, dès son air d'entrée (« Oh tu, che l'alma adora »), et se démarque largement dans les nombreux ensembles. Son interprétation, toujours attentive aux mille nuances du texte, jamais ne tombe dans la caricature du ténor belcantiste qui sacrifie l'expressivité du chant au profit d'une virtuosité gratuite. Les mêmes qualités se retrouvent dans le Silva de **Roberto Tagliavini**, chanteur racé, timbre de bronze d'une grande noblesse qui, sans avoir l'âge du personnage, sert admirablement l'un des plus beaux rôles verdiens des « années de galère », et sans doute l'un des plus complexes de cette partition inégale mais souvent fascinante. Son dernier air dans lequel il reste sourd aux prières de sa victime (« Solingo, errante e misero »), est un moment d'une grande intensité pathétique. On retrouve dans le rôle musicalement très riche de Don Carlo, le baryton-basse mongol **Amartuvshin Enkhbat**, déjà entendu dans Attila, et dans Nabucco en novembre dernier à l'Auditorium de Lyon. On ne peut que louer la parfaite maîtrise de la langue et l'intelligence du texte servies par une voix caverneuse théâtralement toujours efficace, même si l'on peut regretter une émission trop souvent voilée qui tranche avec la clarté d'émission des deux autres chanteurs masculins. Son grand air du 3e acte a cependant pétrifié le public, révélant un chant d'une grande nuance et subtilité. La déception vient en revanche de la

soprano **Carmen Giannantasio**, dans le rôle moins fouillé d'Elvira. Si la voix est bien là, si l'ambitus vocal, plutôt impressionnant, épouse assez bien les difficultés vocales du personnage – comparable à bien des égards à l'Abigaile de Nabucco –, on regrette une interprétation trop poussive (peu élégante, avec des aigus forcés et sans nuance) qui rompt ainsi l'homogénéité d'une distribution qui autrement eût été sans faille. Les autres rôles secondaires sont correctement tenus, avec cependant un italien à la prononciation pas toujours très orthodoxe.


Daniele Rustioni © Lorenza Daverio

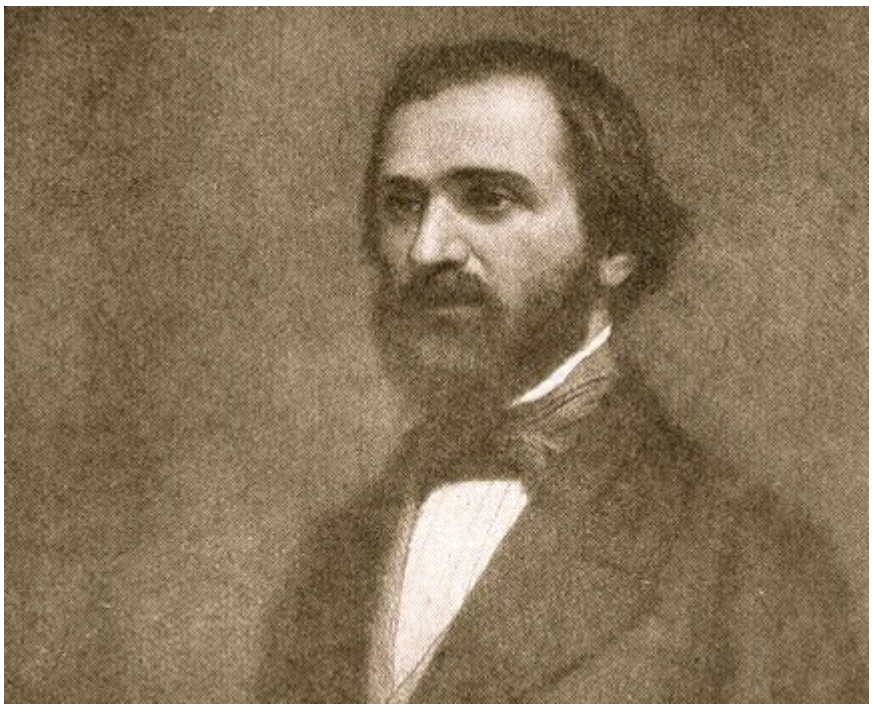
Les **chœurs**, qui dans ces opéras patriotiques ont, comme on le sait, une fonction importante (ils sont l'incarnation de l'identité collective du peuple), sont une fois de plus remarquablement défendus par les forces de **l'Opéra de Lyon** dirigés par **Johannes Knecht**, même si on eût préféré des choix de tempi moins rapides qui nuisent à l'intelligibilité du texte, notamment le chœur d'entrée (« Evviva, beviam »), soulignant davantage la pulsation rythmique que le message dont l'habillage musical (Verdi y attachait une grande importance) est censé être porteur. Dans la fosse, **Daniele Rustioni** consolide sa réputation de chef exceptionnellement engagé : toujours la même précision et le même équilibre des pupitres qui distillent une fabuleuse énergie au service du drame, maître-mot de l'opéra verdien.

**Compte-rendu. Lyon, Opéra de Lyon (Auditorium), Verdi, Ernani, 6 novembre 2019. Francesco Meli** (Ernani), Carmen Giannattasio (Elvira), Amartuvshin Enkhbat (Don Carlo), Roberto Tagliavini (Don Ruy Gomez de Silva), Margot Genet (Giovanna), Kaëlig

Boché (Don Riccardo), Matthew Buswell (Jago), Johannes Knecht (Chef des chœurs), Orchestre et chœur de l'Opéra de Lyon, Daniele Rustioni (direction). **Diffusion** de la représentation donnée à Paris dans la foulée, le 23 nov 2019 sur **France Musique**.

---

# ERNANI de VERDI, par Daniele Rustioni



**FRANCE MUSIQUE, sam 23 nov 2019, 20h. VERDI : ERNANI. RUSTIONI.** Suite du cycle verdien initié depuis Lyon… Concert donné le 8 novembre 2019 à 19h30 au Théâtre des Champs-Elysées à Paris. D'après le compte rendu de notre rédacteur JF Lattarico, témoin de la production présentée en nov à l'Opéra national de Lyon, le plateau (comprenant certains jeunes apprentis du Studio lyrique local) et l'orchestre méritaient le meilleur accueil. Voici ce qu'écrivait notre collaborateur envoyé spécial à Lyon à propos de l'excellente distribution masculine : … « *La direction de Rustioni fait encore mouche face à une*

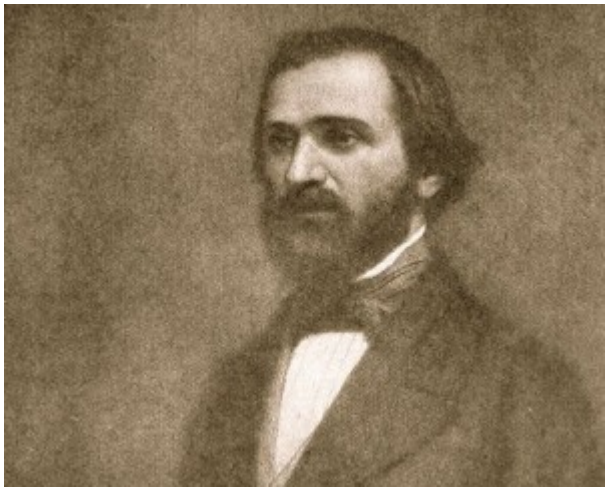
*distribution dominée par un exceptionnel **Francesco Meli**. Opéra éminemment politique au sein de la production de jeunesse de Verdi (c'est son cinquième opus après le succès en demi-teintes des Lombardi), Ernani réunit pour la première fois de façon claire (Nabucco mis à part) la typologie vocale verdienne désormais topique : un ténor, une soprano dramatique, un baryton à l'ample ambitus et une basse d'exception. La distribution réunie ici remplit presque toutes ses promesses.*
*Dans le rôle-titre, le ténor Francesco Meli éblouit par un timbre clair, magnifiquement projeté, une diction impeccable, dès son air d'entrée (« Oh tu, che l'alma adora »), et se démarque largement dans les nombreux ensembles. Son interprétation, toujours attentive aux mille nuances du texte, jamais ne tombe dans la caricature du ténor belcantiste qui sacrifie l'expressivité du chant au profit d'une virtuosité gratuite. Les mêmes qualités se retrouvent dans le Silva de **Roberto Tagliavin**i, chanteur racé, timbre de bronze d'une grande noblesse qui, sans avoir l'âge du personnage, sert admirablement l'un des plus beaux rôles verdiens des « années de galère », et sans doute l'un des plus complexes de cette partition inégale mais souvent fascinante. Son dernier air dans lequel il reste sourd aux prières de sa victime (« Solingo, errante e misero »), est un moment d'une grande intensité pathétique. On retrouve dans le rôle musicalement très riche de Don Carlo, le baryton-basse mongol **Amartuvshin Enkhbat**, déjà entendu dans Attila, et dans Nabucco en novembre dernier à l'Auditorium de Lyon. »*

**FRANCE MUSIQUE, sam 23 nov 2019, 20h. VERDI : ERNANI. RUSTIONI.** Giuseppe Verdi : Ernani – Opéra en quatre actes sur un livret de Francesco Maria Piave tiré du drame romantique de Victor Hugo Hernani et créé au Teatro La Fenice de Venise le 9 mars 1844

Francesco Meli, ténor, Ernani
Carmen Giannattasio, soprano, Elvira
Amartuvshin Enkhbat, baryton, Don Carlos
Roberto Tagliavini, basse, Don Ruy Gomez de Silva
Margot Genet, soprano, soliste du Studio de l'Opéra National de Lyon, Giovanna
Kaëlig Boché, ténor, soliste du Studio de l'Opéra National de Lyon, Don Riccardo
Matthew Buswell, baryton-basse, soliste du Studio de l'Opéra National de Lyon, Jago
Choeurs de l'Opéra National de Lyon
Orchestre de l'Opéra National de Lyon
Direction : Daniele Rustioni

---

# Stiffelio de Verdi



**France 2. VERDI : Stiffelio, jeudi 24 janvier 2019, minuit**. Même en ses années « de galère » (de 1842 à 1850) comme il le dit lui-même, le jeune Verdi maîtrise comme personne la coupe frénétique et dramatique, réussissant à régénérer par son nerf et sa fougue virile, le genre opératique dans l'Italie romantique, bientôt libérée du joug autrichien. Tous ses opéras, avec leur action qui porte la volonté et l'autodétermination des peuples révoltés, trouvent un écho immédiat auprès du peuple italienne, cette nation qui n'est pas encore unifiée mais qui est sur le point de l'être. On insistera jamais assez sur la modernité et l'actualité prééminente des ouvrages verdiens à leur époque. Verdi est en

phase avec la vibration de son temps et répond, entretient, nourrit l'élan libertaire et l'esprit révolutionnaire des Italiens.
En 8 années, le compositeur génial compose près de 14 opéras, depuis le triomphe de Nabucco, son premier succès.
Conçu en 1850, quasi simultanément à Rigoletto, **Stiffelio** évoque les souffrances d'un Pasteur trompé par sa femme. Le sujet, scandaleux, déclencha les foudres de la censure : Verdi dut revoir sa copie originelle. L'amour, le devoir… y forment un terreau fertile en confrontations et situations conflictuelles, entre Stiffelio (vrai ténor verdien, à la fois passionné et tendre, d'une nouvelle épaisseur psychologique) et son épouse Lina. Au couple principal (Stiffelio / Lina), Verdi imagine aussi, celui du père et de sa fille, Stankar / Lina, tout autant fouillé et bouleversant : leurs scènes très ciselées, révélant une relation profonde et complexe, annoncent sur le même thème, – père / fille, Rigoletto (Gilda), ou Simon Boccanegra (Amelia)… ne relation essentielle dans les opéras de maturité de Verdi, lui-même, ayant été particulièrement foudroyé par le destin car il perdit son épouse et ses deux filles…
**A Venise, la mise en scène de Johannes Weigand**, dans cette production présentée **en 2016 à La Fenice**, reste claire et intense, réduite à un immense portail métallique, ouvert ou fermé selon les séquences dramatiques, évoquant le temple où prêche Stiffelio, le cimetière, l'intérieur du château…

---

**Argument / Synopsis** :

Le pasteur Stiffelio prône la vertu et l'amour fraternel, alors qu'il est trahi par son épouse laquelle aime passionnément le jeune aristocrate Raffaele. Le père de Lina est personnellement affecté par la déloyauté de sa fille Lina : il assassinera son amant. Confrontés à ce crime désastreux et injuste pour la victime, Stiffelio et Lina se retrouvent,

savent se pardonner… dans l’amour de Dieu.

---

**France 2: « Au clair de la lune » – « Stiffelio » de Giuseppe Verdi – jeudi 24 janvier 2019 à minuit**

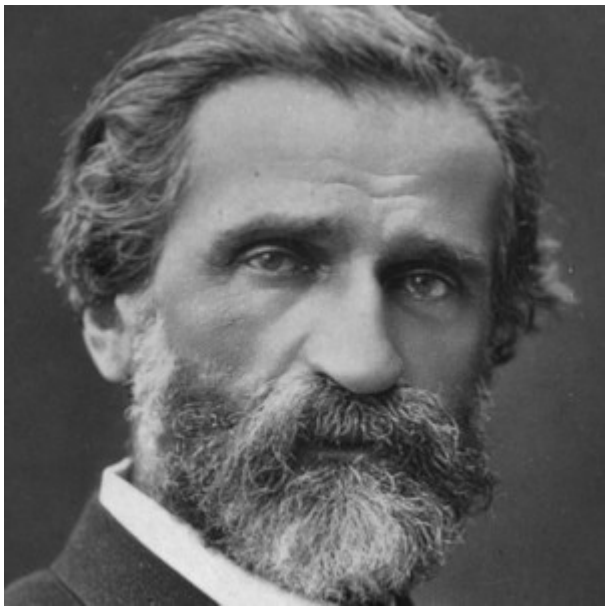
Opéra en trois actes de Giuseppe Verdi sur un livret de Francesco Maria Piave, d’après Le Pasteur ou l’évangile au foyer d’Émile Souvestre et Eugène Bourgeois, créé le 16 novembre 1850 au Teatro Grande de Trieste.

Orchestre et chœur de La Fenice de Venise
Direction musicale : Daniele Rustioni
Chœur et Orchestre du Teatro La Fenice
Mise en scène : Johannes Weigand

Distribution
Stiffelio : Stefano Secco
Lina : Julianna Di Giacomo
Stankar : Dimitri Platanias
Raffaele : Francesco Marsiglia
Jorg : Simon Lim
Federico di Frengel : Cristiano Olivieri
Dorotea : Sofia Koberidze

Enregistré en janvier 2016, au Teatro La Fenice

---



**NOTRE AVIS**. Nul doute que le nerf du jeune chef Daniele Rustioni apporte à cette production de Stiffelio, opéra méconnu mais superbe en intensité, l'énergie idéale. Dans cette version de 1850, et sur le livret de Piave, qui écrit aussi celui de Rigoletto contemporain, la partition éblouit par sa coupe dramatique, faisant se succéder duos, trios, quatuor (jusqu'au septuor), sans interruption et avec une réelle gradation expressive et musicale, que permet quand elle est servie parfaitement, l'écriture continue d'un Verdi peu adepte des airs fermés. Comme Luisa Miller d'après Schiller, Stiffelio est un drame noir, où les passions s'embrasent et crépitent. Vivant, percutant, à l'aise dans le rôle-titre, le ténor Stefano Secco relève le défi de la passion noire qui traverse l'esprit impuissant du prêtre démuni (même s'il est missionné par Dieu). On note un léger manque de naturel chez la Lina de Julianna Di Giacomo et chez le Stankar de Dimitri Platanias dont le bronze vocal cependant emporte l'adhésion. Leur couple vocal gagne en vraisemblance et intensité. Production réalisée à la Fenice en janvier et février 2016. Durée : 2h

_____

_____